

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(27 février - 4 mars\)](#)[Item](#)[184. Lisieux, Jeudi 28 février 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

184. Lisieux, Jeudi 28 février 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Absence](#), [Discours du for intérieur](#), [Elections \(France\)](#), [Mandat local](#), [Nature](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1839-02-28

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°208/229

Information générales

Langue Français

Cote 503, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

184 Jeudi 28. 5 heures

Je reviens du Val Richer, par un temps magnifique, frais et doux ; le plus brillant soleil ! Point de verdure encore, mais elle va éclater. On la voit de loin. Je me suis promené deux heures seul, aussi jeune que l'air, que les bois, que les champs. Je ne le dis qu'à vous. Vous ne le direz à personne. Pourtant depuis mon retour, je suis triste. Je ne puis partir d'ici que mardi. L'élection se fera dimanche. Il y aura lundi chez l'un de mes amis, un dîner auquel il m'est impossible de manquer absolument impossible. Je ne serai à Paris que Mercredi à 5 heures du matin, & chez vous à midi. Soyez triste comme moi, mais pas injuste, je vous en prie. J'étais déjà si fâché de ne pas être à Paris, le 4. Je vis avec vous bien plus que je ne vous le dis. De façons bien différentes et qui pourtant nous mènent au même résultat, nous ne pouvons pas, nous n'osons pas l'un et l'autre, nous parler du mal que nous sentons le plus vivement pour nous-mêmes et l'un pour l'autre. Nous ne nous sommes rien dit le 15 février. Nous ne nous dirions peut-être rien le 4 mars. Pourtant je voudrais être là ; je voudrais vous voir. En vérité, il y a des tendresses, auxquelles Dieu devrait accorder de paraître telles qu'elles sont et de donner tout ce qu'elles ont, sans démonstration extérieure, sans parole. Dearest for ever dearest !

Vendredi 7 heures et demie

J'ai été réveillé cette nuit à une heure du matin, par un singulier message. Des électeurs de Rouen m'ont envoyé l'un d'entre eux pour me conjurer, c'est bien le mot d'aller passer quelques heures à Rouen et de prendre la parole dans un grand meeting où il s'agit d'assurer le succès des candidats de l'opposition entr'autres de M. Duvergier de Hauranne qu'on veut porter à Rouen. Il leur faut un virtuose pour porter le dernier coup. Avec un virtuose ils se tiennent pour vainqueurs. Je me suis excusé, comme vous pensez bien. J'ai à faire ici. J'ai donné une belle lettre au lieu de ma personne. On la lira dans le meeting. Mais vous savez le peu qu'est une lettre. En voilà pourtant une qu'on m'apporte, et qui est beaucoup. Certainement, Lady William Bentinck est une bonne femme. Je le savais. A présent, je lui en sais gré. A-t-elle été jusqu'à vous offrir son perroquet, ce perroquet favori qui va se promener avec elle ? Je suis bien aise que le Duc de Wellington, n'ait pas notre rhumatisme. Je dis notre, car décidément j'ai les épaules un peu entreprises. Je n'ai pas même le temps de lire les journaux. J'ai laissé les miens à Paris. Il faudrait ici aller les chercher au Club. On me les raconte. Et je n'ai pas besoin qu'on me les raconte. Je les fais bien tout seul, amis ou ennemis. Le rabâchage règne et gouverne dans le monde. J'ai bien remarqué l'âpreté anglaise dans cette affaire du Pilote. Il y a quelque chose de plus que l'humeur de l'affaire même. C'est une humeur générale, et qui prend plaisir à se faire sentir, les plus simples en sont frappés, et frappés aussi de la chose même, de l'étourderie de ce jeune Prince, et de l'inconvénient des étourderies princières. On va de là aux faiblesses royales. Et de là on vient à moi, pour me donner raison. Le Duc d'Orléans a passé ici, cette nuit. Il va sans doute au devant du Prince de Joinville. Nous sommes sur la route de Brest.

Adieu. A mercredi. J'ai ces 24 heures là bien lourdes, sur le cœur. Il n'y a pas moyen. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 184. Lisieux, Jeudi 28 février 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-02-28

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1687>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 28 février 1839

Heure 5 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Lisieux (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

1844.

5

Jeudi 28 — 5 heures.

503

Je suis au Val-Richer, par un lever magnifique, frais et doux, le plus brillant soleil ! Point de verdure encore, mais elle va éclater. On la voit de loin. Je me suis promené deux heures, seul, aussi jeune que l'air, que la bûche, que les champs. Je ne te dis qu'à vous. Vous ne le direz à personne.

Pourtant, depuis mon retour, je suis triste. Je ne puis partir d'ici que mardi. L'lection se fera dimanche. Il y aura lundi, chez l'un de mes amis, un dîner auquel il m'est impossible de manquer, absolument impossible. Je serai à Paris que mercredi à 8 heures du matin, et chez vous à midi. Soyez triste comme moi, mais pas injuste, je vous en prie. J'etais déjà si fâché de ne pas être à Paris le 24 ! Je vis avec vous, bien plus que je ne vous le dis. De facow bien différente, et qui pourtant nous mènent au même résultat, nous ne pouvons pas, nous n'osons pas, l'un et l'autre, nous parler. Ille mal que nous soutenions le plus vivement pour nous-mêmes et l'un pour l'autre. Nous, on nous sommes bien dit le 15 février. Nous ne nous disions peut-être rien le 14 mars. Pourtant

je voudrois être là; je voudrois vous voir. En vérité, il y a des bêtises, auxquelles Dieu devrait accorder de paraître telles, qu'elles sont et de donner tout ce qu'elles ont, sans démonstration apléasique, sans parole! Maint, for ever dearest!

Vendredi 7 hours et demie.

J'ai été réveillé cette nuit à une heure du matin, par un singulier message. Des électeurs de Rouen m'ont envoyé l'un à l'autre eux pour me conjurer, c'est bien le mot, d'aller passer quelques heures à Rouen et de prendre la parole dans un grand meeting où il s'agit d'assurer le succès de l'andidat de l'opposition, entre autres, de Mr. Didergiv de lauvanne qu'en vain porté à Rouen. Il leur faut un virtuose pour porter le dernier coup. Avec un virtuose ils se tiennent pour vainqueurs. Je me suis réveillé, comme vous, pensez bien, j'ai affaire ici. J'ai donné une belle lettre au lieu de ma personne. On la litra dans le meeting. Mais nous savoy le peu qu'il une lettre.

En voilà pourtant une qu'on n'apporte, et qui est beaucoup. Certainement, lady William Bentinck est une bonne femme. Je l'savou. Et profond, je lui en suis gré! A-t-elle été jusqu'à vous offrir son paroquet, le paroquet favori qui va se promener avec elle?

J'suis bien aise que le duc de Wellington n'ait pas notre humanisme. Je dis notre, car décidément j'ai les épaules un peu entreprisées.

Je
mme le
fais be
et gau
Anglais
de plus
générat
Simple
de l'Et
Hourde
Là on
d'Orbign
du Prin

Je n'ai pas même le tems de lire les journaux. J'ai laissé le
mien à Paris. Il faudroit ici aller les chercher au club. On
me le raconte. Et je n'ai pas besoin qu'on me le raconte. Je le
fais bien tout seul, ainsi on croira. Le rabachage régne
et gouverne dans le monde. J'ai bien remarqué l'apreté
Anglaise dans cette affaire du Pilote. Il y a quelque chose
de plus que l'humour de l'affaire même. C'est un humeur
générale, ce qui prend plaisir à se faire contes. Le plus
simple m'a frappé, et frappé aussi de la chose même,
de l'etourderie de ce jeune Prince et de l'inconvenance de
l'etourderie princière. On va de là aux folibes royaux. Et de
là on vient à moi, pour me donner triste. Le duc
d'Orléans a passé ici cette nuit. Il va sans doute au devant
du Prince de Condé. Nous sommes sur la route de Brest.

Amen. à mesme. J'ai ce 24 mars, là bien lourde
sur le cœur. Il n'y a pas moyen. Amen.

beauçay

lundi.

le

qui

notre

un